

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 16 (2011)

Artikel: Fréquenter un centre d'hébergement à New York : tactiques de jeunes
s'identifiant comme LGBT

Autor: Barrelet, Clara

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007263>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FRÉQUENTER UN CENTRE D'HÉBERGEMENT À NEW YORK

TACTIQUES DE JEUNES S'IDENTIFIANT COMME LGBT

Abstract: Making use of a shelter in New York: the tactics of youths identifying as LGBT

This article is about young people who identify as lesbian, gay, bisexual or transgender lodging at a shelter in New York City. As this shelter is not a «total institution» (Goffman), I explore the everyday lives of these youths, both in and out of the institution. I consider the ways these young people come and go in this institution as «tactics» (de Certeau) used to reach their goals. This perspective allows me to consider how a shelter can be a resource or /and an obstacle for its users.

Mots-clés: Stigmate · Tactique · Centre d'hébergement · Normes de genre · Transgenre et gay

Clara Barrelet

Depuis les années 1970, faisant suite aux émeutes de Stonewall¹, des individus s'identifiant comme lesbienne, gay, bisexuel ou transgenre (LGBT)² ont créé à New York des institutions ayant pignon sur rue destinées à des jeunes LGBT: notamment, un centre de jour *The Hetrick-Martin Institute* (1979), une école *The Harvey Milk High School* (1985), une organisation militante *FIERCE*³ (2000), des centres d'hébergement et des centres d'accueil de jour. Ces institutions vinrent compléter un paysage new-yorkais comprenant d'autres institutions portant le label «LGBT», dont un centre communautaire, une clinique communautaire et une église, proposant également divers services sociaux pour des jeunes LGBT.

En 2007, l'estimation du nombre de jeunes qualifiés de *homeless* ou sans domicile fixe (SDF) aux États-Unis était comprise entre 575 000 et 1,6 millions⁴; les

jeunes âgés de 16 à 24 ans représentaient environ 12 % de la population des SDF. Parmi ces jeunes SDF, 20 à 40 % s'identifiaient comme LGBT. Pour la ville de New York, le nombre de jeunes SDF était estimé entre 15 000 et 20 000, parmi lesquels 3 000 à 8 000 s'identifiaient comme LGBT. Le *National Gay and Lesbian Task Force* nommait ce phénomène une *epidemic of homelessness among LGBT youth*.

Les personnes ayant créé des centres d'hébergement et d'accueil de jour expliquaient l'avoir fait suite à des actes violents, dont des meurtres, perpétrés sur des jeunes LGBT. Ces associations à but non lucratif avaient été fondées à l'initiative d'individus et non pas de l'État. Elles bénéficiaient de différents types de financements (de particuliers et d'associations à but non lucratif se revendiquant de la «communauté LGBT», de fondations

¹ Événements ayant, entre autres, mené à dépathologiser l'homosexualité et à rendre non punissables des pratiques de personnes LGBT. Les *Gay Prides* sont une commémoration de ces émeutes.

² Une partie des usagers et des employés du centre d'hébergement où j'ai fait de l'observation avaient pour habitude d'employer les termes LGBT précédés de *identifying as*. Je reprends à mon compte cette expression, car elle me semble aller dans le sens d'une clarification de la notion d'«identité» (Brubaker et Cooper 2000), permettant ainsi de comprendre qu'il s'agit d'une auto-identification. Pour simplifier la lecture, j'adopte des raccourcis tels que jeunes LGBT, il faut y comprendre «jeunes s'identifiant comme lesbienne, gay, bisexuel-le ou transgenre». Dans le cadre de cet article, je m'en tiens à la description des pratiques des jeunes et je laisse de côté la question de l'«identité».

³ *FIERCE*, *Fabulous Independent Educated Radicals For Community Empowerment*, était gérée par des jeunes LGBTQ of color. Le Q de l'acronyme LGBTQ désigne les termes *queer* ou *questioning*.

⁴ Chiffres tirés du rapport du *National Gay and Lesbian Task Force Police Institute* et de la *National Coalition for the Homeless*.

privées ainsi que de l'Etat⁵). En 2008, dans la ville de New York, une demi-douzaine de centres d'hébergement de nuit ciblaient un public de jeunes LGBT et offraient un accueil d'urgence ou un accueil à plus long terme.

*Dispositif de l'étude:
allées et venues dans un centre d'hébergement*

En 2007 et 2008, j'ai effectué une étude ethnographique de six mois portant sur la vie quotidienne de jeunes, âgés de 18 à 24 ans, s'identifiant pour la plupart comme LGBT et fréquentant un centre d'hébergement à New York. Je me suis penchée sur les tactiques (de Certeau 2004) qu'élaboraient ces jeunes qui avaient fait face à plusieurs types d'exclusions, afin de mener à bien leurs différents projets. Dans cet article, je me focalise particulièrement sur leurs tactiques de fréquentation et de départ de ce centre. Cela m'amène à illustrer en quoi la fréquentation d'une telle institution représente, selon les objectifs des résidents, une ressource et/ou un obstacle. En parallèle, je décris quelques conflits, éclairant différentes logiques, parfois divergentes, entre des acteurs se côtoyant au sein de cette institution.

Le centre d'hébergement, qui a représenté l'un des sites de mon terrain⁶, accueillait dans l'urgence des jeunes âgés de 18 à 24 ans et s'identifiant comme LGBT: tout jeune répondant à ces critères qui se présentait à n'importe quelle heure de la nuit était accueilli. L'accueil proposé était pensé et présenté par les employés de l'institution comme relevant du court terme. La majorité des jeunes ne faisaient que transiter de quelques nuits à quelques semaines, tandis qu'un petit nombre y demeurait plus longuement, des mois, voire des années pour une dizaine d'entre eux. En 2007, environ 200 nouveaux jeunes y avaient logé au minimum une nuit, en plus des jeunes qui y revenaient ou y demeuraient. Entre quinze et trente-cinq jeunes s'y rendaient toutes les nuits; le Centre

était ouvert de 19h à 8h le lendemain matin. Les jeunes n'avaient ainsi pas accès, pendant la journée, aux affaires qu'ils y laissaient. Employés, bénévoles et résidents, tous s'identifiaient comme LGBT⁷. Certains employés avaient également vécu une période de *homelessness*⁸.

Le premier mois, mon terrain se limita à l'enceinte de cette institution; j'endossais le rôle de bénévole cinq soirées par semaines. Marcus (2006) critique la position de certains chercheurs qui se limitent à étudier les personnes qualifiées de SDF (*homeless*) dans le seul cadre d'un centre d'hébergement (*shelter*). Ce dispositif de recherche a parfois mené, selon lui, à des analyses ne se basant que sur la vie des résidents telle qu'elle se déploie à l'intérieur de l'institution alors qu'elles prétendaient illustrer le quotidien de ces derniers⁹. Contrairement aux prisonniers et à certains patients d'institutions psychiatriques décrits par Goffman dans *Asiles* (1961), les usagers des centres d'hébergement peuvent et souvent – comme c'était le cas de ceux que j'ai côtoyés – doivent sortir de l'institution quotidiennement. L'institution ne représente donc que l'un des espaces-temps de la vie des usagers. Désirant ne pas me limiter à observer la vie dans l'institution, j'ai cherché à côtoyer des jeunes hors de celle-ci, durant la journée lorsqu'ils étaient contraints de quitter le Centre. Ainsi, tout en continuant mes heures de bénévolat et d'observation au Centre, j'ai accompagné hebdomadairement une quinzaine de jeunes dans leurs déambulations ou dans certaines de leurs activités diurnes: recherches d'emploi, consultations hospitalières, coiffeur, shopping, déplacements dans des espaces publics et dans des magasins, cafés et fast-food. J'en ai accueilli quatre régulièrement dans les chambres où je logeais. J'assistais également à des événements – fêtes, bals, récoltes de fonds, célébrations – organisés par les employés du Centre, à l'occasion d'Halloween, du Nouvel An, de la St Valentin et de la Gay Pride, ainsi qu'à la réunion hebdomadaire et obligatoire pour les résidents du Centre.

⁵ En 1981, le gouvernement de la ville de New York, à la suite d'un procès, signa un décret ratifiant le droit au *shelter* et à la nourriture à toute personne indigente (Hopper 2003).

⁶ Depuis la «crise économique» de 2008, le Centre tel que je l'ai connu n'existe plus comme tel. Pour garantir l'anonymat des personnes, j'ai modifié les noms, et parfois le genre des individus, ainsi que des détails concernant l'institution que je nomme ici «le Centre». Je remercie chaleureusement les jeunes et les employés du Centre, les relectrices et les relecteurs de cet article ainsi que toutes les personnes qui m'ont soutenue dans la réalisation de cette étude.

⁷ Quelques rares individus refusaient des catégories ou se considéraient hors des catégories LGBT.

⁸ J'ai choisi d'utiliser quelques termes *emic* en anglais, tel que *homelessness* dans la mesure où je ne trouve pas d'équivalent clair en français, ou lorsque des traductions en français pourraient sous-entendre d'autres significations, voir par exemple la note 12 concernant le terme *straight*.

⁹ Marcus (2006) réfute certaines analyses d'auteurs ayant adopté le cadre analytique proposé par Goffman dans *Asiles* (1961); ceux-ci ont donné une importance trop grande aux impacts de l'institution sur les personnes la fréquentant et ont réduit la vie de ces derniers à cet unique cadre. Il considère que ces analyses, fondées sur le concept d'institution totale, reflètent un biais dû aux modalités du dispositif d'étude des chercheurs.

Intersectionnalité: multiples stigmates et exclusions

Ces jeunes pouvaient être affligés de plusieurs stigmates¹⁰, liés au fait de fréquenter un centre d'hébergement, de transgresser des normes de sexualité et de genre, de faire face à une certaine précarité, d'être identifié comme *Latino, African American, Jamaican, Portorican* ou, pour certains, d'avoir eu recours à des activités illégales (vente ou consommation de drogue, prostitution, vol). Dans le parcours de ces jeunes, avoir été stigmatisé, principalement en tant que LGBT, avait eu des impacts au sein des institutions familiales (allant jusqu'à l'exclusion) et scolaire (intimidations, railleries incessantes et violence) et du milieu professionnel (difficultés à trouver un emploi). De plus, certains jeunes témoignaient de pressions et violences vécues dans leur voisinage de quartier ou de village ou dans des centres d'hébergement non-LGBT (insultes, menaces et coups). L'intersectionnalité de ces stigmates, induisant différentes formes d'exclusion, éclaire les situations que vivaient ces jeunes. Les impacts dus à plusieurs formes de discrimination liée aux stigmates cités, couplés aux exclusions liées à leur origine et statut socio-économique – capital économique très faible – avaient mené une partie de ces jeunes à quitter ces institutions et espaces de vie, à renoncer à des études ou à un logement et à manquer de soutien financier pour tout type de projet. Contrairement aux jeunes souscrivant volontairement à une certaine forme de marginalité dans une dynamique contestataire (Finkelstein 2005), ces jeunes-ci désiraient se faire une place au sein de la société. Ils embrassaient des objectifs communs à bien des «normaux» – au sens heuristique de Goffman: logement et biens matériels divers, relations amoureuses, situation financière stable, carrière et reconnaissance dans le cadre d'une profession, valorisation et respect de la part d'autrui.

FREQUENTATIONS: APPRENTISSAGE ET SOUTIEN AU CENTRE

Demeurer au Centre, une tactique

De nombreux jeunes se servaient de ce lieu comme il avait été prévu à l'origine, à savoir comme un lieu de passage très provisoire, un lieu de dépannage pour quelques nuits ou semaines. En revanche, d'autres détournaient le caractère provisoire de cette institution en y demeurant des

mois, voire des années. C'est à ces jeunes résidant depuis au minimum deux mois dans l'institution et à leurs façons de faire que je m'intéresse ici. Un soir, un employé exprima à haute voix son étonnement qu'une partie des jeunes ne quitte pas les lieux après des mois entiers de séjour. Une jeune lui répondit que ce que les jeunes trouvaient dans ce lieu ne se résumait pas à un logement.

En effet, en plus de leur offrir un lieu sûr où passer la nuit, manger et se laver, les employés du Centre donnaient aux usagers la possibilité de réaliser toutes sortes d'activités: prendre leur courrier, se fournir en habit et en cartes de métro, participer à un groupe de parole, bénéficier de conseils pour diverses démarches administratives (changer de nom ou de genre, refaire des papiers d'identité, bénéficier d'aides sociales, remplir la déclaration d'impôt) et de soutien de tout type (scolaire, juridique, relationnel). Par ailleurs, cet espace permettait aux jeunes de socialiser entre pairs et de nouer des relations amoureuses.

Une distinction établie par Goffman (2001) permet d'éclairer la façon dont certains jeunes fréquentaient le Centre en y demeurant. Goffman spécifie deux types de situations sociales, d'une part, celles qui comprennent uniquement un public de personnes partageant un stigmate similaire et qui ont pour cadre ce qu'il nomme un «lieu retiré» et, d'autre part, les «contacts mixtes» qui désignent des interactions mélangeant personnes stigmatisées et «normaux». Le Centre représentait un lieu retiré; les jeunes n'avaient pas besoin de dissimuler leurs stigmates, puisque les individus fréquentant l'institution partageaient des stigmates similaires ou les abordaient positivement. Parmi les avantages que les jeunes avaient à fréquenter un lieu retiré, notons tout d'abord, le risque moindre de vivre au Centre des exclusions, inégalités et mésaventures du type de celles qu'ils avaient connues dans les institutions de socialisation par le passé. Il s'agit à présent de voir ce que les jeunes tiraient comme bénéfice de ce lieu retiré en particulier, en décrivant quelques-unes de leurs pratiques et de celles des employés.

Pratiques non discriminantes

Au travers de divers dispositifs, les employés parvenaient à contourner certaines dynamiques d'exclusion dont les jeunes avaient été victimes en raison de leurs différents stigmates (voire valorisaient certaines pratiques pouvant

¹⁰ Goffman définit la condition d'un individu affligé d'un stigmate comme une «situation de l'individu que quelque chose disqualifie et empêche d'être pleinement accepté par la société» (2001: 7). Pour être opératoire, ce concept relationnel doit être contextualisé. C'est dans le cadre d'une interaction sociale qu'un individu en stigmatise un autre, car ce dernier considère qu'il transgresse une norme.

faire l'objet de stigmatisation dans d'autres contextes sociaux). D'une part, ils travaillaient avec une philosophie de *harm reduction* qu'ils expliquaient ainsi: même si une jeune avait consommé des drogues ou beaucoup d'alcool, même si elle évoquait des pratiques illégales, telles qu'un vol, elle était admise. D'autre part, certaines pratiques des employés offraient un cadre aux jeunes pour exprimer des différences en terme de normes de genre et de sexualité. Ainsi, à leur arrivée dans ces institutions, lors de groupes de paroles ou dans des formulaires à remplir, les employés mettaient à disposition des catégories telles que LGBT, *gay curious* ou *questionning* – ces deux dernières permettant également aux jeunes d'expérimenter des catégories «floues» n'impliquant pas d'être «sûr». L'invitation à ce que les jeunes exposent leur *preferred gender pronoun* («il» ou «elle») et l'utilisation systématique des pronoms personnels et des prénoms choisis par les jeunes participaient à créer un espace accueillant pour ces jeunes.

En plus d'être libre de s'identifier en tant que LGBT et de s'adonner à des pratiques non-hétéronormées, les jeunes pouvaient adopter des démarches et un habillement s'éloignant d'une *gender-normative presentation* (Wilchins 2004; Valentine 2007), reposant sur les normes de genre du système de bicatégorisation des sexes / genre en vigueur dans la société états-unienne. Wilchins affirme que ce qui dérange principalement les personnes qui condamnent ou violentent des personnes transgenre, c'est la *gender non-conformity*, c'est-à-dire le fait de transgresser des normes liées au genre, notamment en endossant des signes des deux genres, en apparaissant dans un entre-deux, dans une ambiguïté de genre. Valentine et Wilchins soulignent que la problématique est similaire pour une partie des lesbiennes, bisexuelles ou gays. Dans certains milieux (familiaux, professionnels, etc.), «être» gay – le fait qu'un tiers sache qu'un individu s'identifie comme gay – ne pose plus de réels problèmes. En revanche, arborer un look, des comportements ou un langage perçus comme non conformes aux normes de genre continue d'être une source d'exclusion ou de violence. Or, les employés du Centre étaient respectueux des comportements et des présentations de soi s'écartant des normes de genre et même, pour certains, les valorisaient. Deux employés, un soir, expliquèrent que le public qu'ils ciblaient était avant tout ces jeunes ne se conformant pas aux normes de genre, car ces derniers étaient les plus susceptibles de souffrir et d'être exclus des autres institutions.

«Drop in & be family»: relations de soutien

Les jeunes qui séjournaient dans ce «lieu retiré» créaient des relations de soutien avec d'autres jeunes et des employés. La pratique de nommer ces relations en empruntant la métaphore familiale était fréquente. Sur le dépliant d'un des centres LGBT était écrit «LGBT Queer Youth [with] no place to go?» puis «Drop-In & be family». Une jeune, résidente du Centre depuis plus de deux ans, dénommait un des employés, son «papa» et un second sa «maman». Avec humour, les jeunes qualifiaient parfois leurs partenaires d'«épouse» et de «mari», se réappropriant les terminologies hétérosexuelles dominantes dans l'espace public. Plusieurs anciennes résidentes, souvent des trans¹¹, proposèrent à des nouveaux de devenir leur *gay daughter*; ce qui les mena à intégrer un *family tree*. Un employé et une bénévole faisaient aussi parti d'un de ces réseaux. Ils avaient plusieurs *gay children*, qui eux-mêmes avaient «adopté» des *gay children*, faisant de ces premiers des *gay grandparent*.

Les jeunes créaient là des relations de soutien – certaines étant rendues explicites par ces pratiques de parenté fictive – avec des personnes affligées de stigmates similaires. Ayant développé des tactiques et effectué un processus d'apprentissage lié à la gestion des conséquences de leurs stigmates, ces personnes pouvaient partager avec les moins expérimentés leurs savoirs et savoir-faire.

Transmission de savoirs et savoir-faire

Au Centre, les jeunes bénéficiaient de transmissions de savoirs et savoir-faire leur permettant de moins souffrir des conséquences de leurs stigmates. Ceux dont la tactique consistait à socialiser le plus possible dans des «lieux retirés» découvraient grâce aux différents acteurs fréquentant le Centre des adresses d'autres institutions et réseaux où ils ne pâtiraient pas de l'exposition de leurs stigmates. Ces lieux situés à New York leur offraient des espaces où se rendre la journée quand le Centre était fermé ou lorsqu'ils quittaient l'institution.

En parallèle, les jeunes pouvaient apprendre comment diminuer le risque de pâtir de leurs stigmates lorsqu'ils étaient amenés à fréquenter des milieux mixtes. En effet, afin d'avoir accès à des lieux impliquant des contacts mixtes, tels que les espaces professionnels et les lieux de socialisation dans l'espace public (libraires, cafés, maga-

¹¹ J'utilise le terme emic «trans» (diminutif de transgenre et également de transsexuel) dont faisaient usage de nombreux jeunes. La majorité des jeunes était des femmes trans, c'est-à-dire des personnes nées hommes qui s'habillent et adoptent des modalités de comportement généralement associées aux femmes et qui, parfois, désirent être considérées comme des femmes. Je discute ici des pratiques de femmes trans uniquement.

sins, parcs, rues) et afin de fréquenter les membres de leurs familles, collègues et amis, certains jeunes dissimulaient les signes visibles liés à leurs stigmates. Je me réfère ici aux stigmates de *homelessness* ou de précarité et à celui lié à des normes de genre et / ou de sexualité. Dissimuler les signes d'un de leurs stigmates revenait à manipuler leur habillement et accessoires vestimentaires, leur façon de parler, leurs mimiques et leurs comportements gestuels. Les jeunes passaient un temps considérable à élaborer leur présentation de soi, impliquant des pratiques qui étaient discutées, élaborées et négociées au Centre entre jeunes et avec des employés. Des commentaires sur leur apparence et leur démarche venaient sanctionner une présentation de soi jugée inadéquate afin de «passer pour» *straight*¹², non trans, non SDF, notamment afin d'accéder à des milieux mixtes.

La majorité des jeunes dépensaient une grande énergie pour acheter, se faire offrir ou voler des habits, des chaussures, des accessoires (bijoux, cravates, sacs à main, montres) et des appareils électroniques (Ipod, consoles de jeux portatives, natels, smartphone). Ces artefacts participaient à une mise en scène dont l'objectif était de passer pour non SDF. Certains jeunes usaient de la même tactique de dissimulation pour le stigmate LGBT. Heather, lors de visites au foyer familial ou à l'occasion de rencontres avec certains amis *straight*, décidait d'*act straight* (jouer la *straight*), d'ôter son maquillage, son vernis à ongles et son T-shirt moulant et de ne pas adopter de comportements ou vocabulaire catalogués gay. Certains membres de la famille d'Evans avaient fini par accepter qu'il s'identifie en tant que gay. Mais pour les voir, il devait abandonner sac à main, gestuelle et expressions gay; en somme, se conformer aux normes de genre qui prédominent dans la société états-unienne.

Au Centre, les trans apprenaient à parfaire leur performance en terme de genre. Kareen transmet à Geena, l'une de ses *gay daughter* s'identifiant comme trans, des savoir-faire (les manières de fixer des extensions de cheveux, se maquiller, élaborer une fausse poitrine, gagner un peu d'argent) ainsi que des informations (les quartiers à fréquenter et les lieux publics à éviter et des façons d'obtenir des hormones hors des réseaux médicaux). Cela participait à améliorer la performance de Geena et, ainsi, diminuer

les risques d'exclusion et de violence en dehors de l'institution. Pour les femmes trans, le séjour au Centre servait d'espace-temps pour leur «transition»¹³, un lieu à l'abri où entreprendre ou poursuivre un processus qui, ailleurs, leur avait valu des exclusions ou des violences.

CONFLITS: PARADIGMES ET PRATIQUES CIBLANT L'INDIVIDU

Je décris à présent quelques conflits entre résidants et employés au Centre, afin d'éclairer certaines logiques divergentes de ces acteurs et ainsi mieux comprendre les tactiques des jeunes, principalement celles liées à la fréquentation de l'institution.

Mauvais choix versus question de priorité

Différentes pratiques faisaient l'objet de conflits entre jeunes et employés au Centre. L'un des sujets de conflits portait sur la participation à des séances de soutien individuel nommées *counseling* ou «thérapie» et conduites par un assistant social ou un psychologue; celles-ci faisaient partie des pratiques institutionnelles que partageaient plusieurs centres fréquentés par les jeunes. De nombreux jeunes se soumettaient à cette pratique, obligatoire ou simplement accessible, selon les périodes, les employés et les institutions. La plupart des jeunes disaient apprécier ce moment de discussion, ainsi que les conseils ou les informations qu'ils recevaient. D'autres jeunes rejetaient partiellement ou complètement cette pratique.

Un soir, un employé mit Prince, un jeune résident, devant l'ultimatum suivant: accepter de suivre des séances de thérapie ou quitter définitivement les lieux. Ce choix, la thérapie ou le logement, concluait un conflit entre ce jeune et un employé. Sans être opposé *a priori* à quelques séances de thérapie, il refusa, blessé, un tel marché. Il réussit à retourner la situation, en allant discuter avec un responsable du Centre et revint avec le compromis suivant: il irait dormir ailleurs ce soir et une séance de médiation aurait lieu entre lui et l'employé avec lequel une tension se prolongeait depuis plusieurs semaines. Ce faisant, il avait négocié d'échanger une séance de thérapie basée sur un paradigme analy-

¹² Le terme *straight* peut être traduit par «hétérosexuel», mais il perd alors la métaphore de la droiture, de l'ordre, en somme de la norme, au-delà d'une préférence ou de pratiques sexuelles que vient signifier le mot «hétérosexuel».

¹³ «Transition», dans ce contexte, désigne l'action - ainsi que la période - d'une personne qui se défait, se détache d'un statut où elle s'identifie à un genre pour s'acheminer vers un nouveau statut où elle s'identifie à l'autre genre. Il s'agit d'un terme émic pour se référer à ce processus fait d'apprentissages d'une vie quotidienne dans le genre opposé à celui assigné à la naissance.

tique, ciblant l'individu – le jeune a un problème – en une séance basée sur un paradigme systémique – convoquant les deux acteurs du conflit. Il avait redéfini le problème comme relationnel plutôt qu'individuel.

Devon me raconta les circonstances de son départ d'un centre d'hébergement: des employés avaient tenté de lui imposer des séances de thérapie durant les heures de cours d'une école professionnelle, raison principale de sa venue à New York. Comme celui-ci ne voulait pas manquer des heures de formation pour suivre des séances de thérapie, il s'en alla. Un autre jeune, Sam me relata un conflit avec un employé du Centre. Ce dernier faisait pression sur lui pour qu'il se rende régulièrement à des séances de thérapie. L'employé en vint à conditionner sa fréquentation de l'institution à cette pratique. Le jeune quitta le centre.

Un soir, Nina arriva au bureau des employés du Centre, vêtue de jeans, de chaussures et d'une veste flambant neufs. L'un d'eux lui dit: «If you have money to buy those new clothes, you should be saving and ready to move out.» La jeune femme s'énerva: «Why should I dress up like a poor?» L'employée considérait qu'un résidant ayant assez d'argent pour se payer des habits chers pouvait se passer du Centre. Pour Nina, il s'agissait d'une question de priorités.

Ces anecdotes illustrent que jeunes et employés ne partageaient pas toujours la même vision concernant la hiérarchisation des objectifs ou les moyens à déployer pour atteindre les objectifs prédéfinis. Concernant Devon et Sam, le conflit concernait des logiques liées à la gestion du temps: d'un côté, effectuer un processus thérapeutique, de l'autre, suivre une formation professionnelle ou trouver un emploi. Dans le conflit entre Nina et une employée, les logiques divergeaient quant à l'utilisation de ressources monétaires: d'un côté, il fallait mettre de l'argent de côté pour financer un logement, et de l'autre, l'investir à parfaire son apparence, afin de se garantir un accès à diverses ressources (Internet gratuit dans certains magasins, relations avec des personnes hors du circuit des services sociaux, etc.), un emploi ou une rentrée d'argent conséquente.

«Blame the victim» et «médicalisation de problèmes sociaux-économiques»

Comme l'illustrent ces conflits, certains employés d'institutions sociales critiquaient parfois les résidents pour leur choix, voire sous-entendaient qu'ils étaient responsables de leur situation. Plusieurs auteurs analysent la façon dont le phénomène de *homelessness* tend à être abordé avec un prisme centré sur l'individu (Mathieu

1993; Bourgois 2001; Lyon-Callo 2000). Politiciens, chercheurs, journalistes, employés et usagers de services sociaux, nombreux sont ceux qui (re)formulent le phénomène de *homelessness* comme un problème individuel. Ce paradigme, qui peut se résumer «blame the victim for social problems», populaire aux États-Unis selon Bourgois (2001), associe les origines de différentes formes de précarité aux valeurs morales de l'individu et la persistance de la pauvreté aux habitudes et aux caractéristiques personnelles de l'individu.

Un autre modèle fait de l'alcoolisme, la dépression, le surpoids, la grossesse adolescente, la toxicomanie et le *homelessness*, le résultat d'une pathologie ou de désordres inscrits dans le corps des individus. Des anthropologues ont regroupé les approches de ces phénomènes sous l'appellation «médicalisation d'un problème socio-économique» (Lyon-Callo 2000; Mathieu 1993). Au Centre ou dans d'autres services sociaux, de nombreux jeunes s'étaient vu prescrire des médicaments (antidépresseurs, anxiolytiques, etc.) qu'ils prenaient ou refusaient pour certains. Cette pratique faisait parfois l'objet de tensions. Un résident du Centre affirma ne plus vouloir prendre un médicament qui avait comme effet secondaire l'impuissance. Pour l'un des employés, la prise de ce médicament signifiait «stabiliser les comportements» de ce jeune, alors que ce dernier n'y voyait qu'un effet secondaire néfaste à sa vie sexuelle. Un jeune critiqua, à de nombreuses reprises, le fait que ces institutions pour jeunes les poussent à se médicamenter: «What I need is a place of my own, not meds.» Il ajoutait: «I'll get better by working! I have to find a job, not meds!» En plus de refuser les séances de thérapie ou la prise de médicaments, quelques jeunes n'adhéraient pas à l'idée des employés qu'ils avaient un problème psychologique. Selon eux, leur problème était avant tout d'ordre social. Il leur fallait un emploi, de l'argent et un logement.

Abondant dans les discours populaires et scientifiques, ces deux paradigmes ciblant l'individu – «blame the victim» et médicalisation de problème sociaux-économiques – excluaient en général des analyses les causes macro-sociales de la production de *homelessness* et de l'augmentation de la précarité aux États-Unis. Selon Lyon-Callo,

«One effect of conceptualizing social problems through a lens of diseased bodies is often a neglect of systemic inequality. Consideration of the material and historical conditions that might contribute to the production of problems is silenced or marginalized by a focus on individual traits and habits» (2000: 331).

En s'opposant à cette approche centrée sur l'individu, plusieurs anthropologues se sont intéressés aux conditions structurelles menant une personne à être qualifiée de SDF: contraintes liées au chômage, mécanismes de l'accès aux ressources et de leur distribution, multiplication des emplois à bas salaire et non syndiqués, discrimination raciale à l'emploi et au logement et manque de logements abordables (Hopper 2003; Glasser et Bridgman 1999; Lyon-Callo 2000; Bourgois 2001; Susser 1996; Marcus 2006).

Susser met en garde les chercheurs qui utilisent le terme «SDF», contre le risque de dissimuler divers phénomènes socio-économiques et de réifier une période vécue par des individus en les définissant en termes de catégorie identitaire. Elle affirme: «Poor people appear poor rather than unemployed or underemployed. Homeless people appear homeless rather than displaced» (Susser 1996: 416). Je n'entendis jamais un jeune se qualifier de SDF¹⁴. Lors de la réunion hebdomadaire du Centre, obligatoire pour les résidents, une jeune femme revendiqua le caractère temporaire de son état de *homelessness*. Elle insista sur le fait que loger dans un Centre n'était qu'un passage et que tout un chacun pouvait en faire l'expérience un jour. Sa remarque fut applaudie par une dizaine de résidents. Notons que des personnes font l'expérience de ne pas avoir de domicile fixe sans se voir ni étiquetées ni stigmatisées en tant que SDF. Marcus souligne un phénomène que le terme SDF cache:

«It is in this particularist ethnic model of American social life that the homeless crisis found its birth. A group of nonwhite urbanites who were often lacking in some combination of proper housing, medical care, education, and employment was reified and ethnicized into «the Homeless» (2006: 147).

Une partie des résidents et professionnels des centres fréquentés par les jeunes ne se distancient pas, dans leurs pratiques et leurs discours, des paradigmes qui ciblent l'individu pour expliquer les causes et la persis-

tance du phénomène de *homelessness*. Les mauvais choix personnels étaient mis en cause et des interprétations psychologiques tentaient d'en expliquer les fondements. En revanche, plusieurs employés du Centre, ainsi que certains membres d'associations militantes¹⁵, transmettaient des récits explicitant des causes macrosociales et invitaient les jeunes à des manifestations dont les revendications ciblaient les inégalités dont ils souffraient. Ainsi, un petit nombre de jeunes s'était approprié d'autres discours mettant moins en cause l'individu et davantage un système social.

DÉPARTS: USURE, DÉSILLUSIONS ET TACTIQUES POUR QUITTER LE CENTRE

Je m'intéresse à présent à la façon dont les jeunes quittaient l'institution de manière volontaire¹⁶. Après plusieurs mois, une partie des jeunes se disaient usés par la vie au Centre. Les horaires se révélaient contraignants au quotidien. Le jour, les jeunes devaient trouver des lieux à l'abri du froid et vaquer à leurs occupations en dehors du Centre. Hormis pour ceux qui avaient des amis ou des membres de la famille chez qui se rendre de temps à autre, cela signifiait être constamment dans des lieux publics et transporter leurs biens avec eux toute la journée. Le manque de sommeil chronique, lié aux modalités de la vie dans cette institution, représentait aussi une difficulté majeure. En plus des contraintes structurelles induites par la fréquentation du Centre, les jeunes se plaignaient de vols récurrents (de cartes de métro, habits, argent, Ipod) et de conflits avec des résidents ou des employés. Ces différents éléments représentaient, pour une partie des résidents, un obstacle à leurs projets professionnels. Quelques jeunes avaient dû renoncer à des emplois, notamment de nuit. Pour Alden, le couvre-feu devint un frein à la socialisation informelle que sa recherche d'emploi nécessitait. Plusieurs travailleuses du sexe rejoignirent un autre centre d'hébergement les accueillant quelques heures durant la journée, ce qui leur permettait d'allier plus facilement leur tra-

¹⁴ Finkelstein (2005) mentionne également que les jeunes qu'elle avait étudiés à New York n'utilisaient jamais le terme *homeless* pour se désigner. Un des informateurs newyorkais de Marcus dit à ce propos: «what social workers call homelessness is sometimes the last phase of youth for late teenage, early twenties urban black men» et «They can call us homeless or whatever the fuck they want, but it's just a bunch of poor niggers» (2006: 16-17).

¹⁵ Le dicton «We are all only two paychecks away from homelessness», utilisé par des organisations militantes (Marcus 2006) illustre un parti pris d'appréhender ce phénomène en tant que problème économique. Cela occulte d'autres dimensions d'exclusions qui participent à l'inscription d'un individu dans la catégorie de SDF.

¹⁶ La majorité des départs étaient volontaires. Lors de mon séjour, j'ai assisté à l'exclusion de certains jeunes de l'institution: celles de Dan et Zelda qui s'étaient battus et avaient cassé du matériel à proximité du Centre; de Kim pour avoir volé de l'argent; de Dean après s'être bagarré avec un autre résident et avoir fait trop de bruit devant le Centre. Des employés renvoyaient aussi des résidents lorsqu'ils manquaient de respect à autrui et ne respectaient pas certaines règles (corvées, présence à la réunion hebdomadaire du Centre, couvre-feu).

vail de nuit avec la fréquentation d'un centre. Lyon-Callo évoque une difficulté rencontrée par plusieurs résidents: «Often shelter rules even made it nearly impossible for a person to maintain employment and still reside at the shelter» (2000: 330). Dès qu'il trouva un emploi, Fredrick affirma que travailler dans une banque et vivre au Centre étaient deux choses incompatibles, même à court terme. Il mentionna trois principales raisons: les imprévus et les retards que la vie du Centre induisait, les petits conflits du quotidien et les contraintes que faisaient peser sur lui des employés (séances de thérapie, présence à la réunion hebdomadaire, couvre-feu). Certains ne parvenant pas ou plus à allier vie au Centre et vie professionnelle ou scolaire quittait ce lieu.

Outre des contraintes liées à la fréquentation d'un centre d'hébergement, les jeunes mentionnaient les difficultés induites par la vie à New York. Ils avaient inscrit leur présence dans cette ville dans une tentative de transition de statut et de mobilité sociale. À l'origine, cette ville leur avait semblé offrir des opportunités de carrière, notamment dans le monde de la mode et de la musique. Dans les rues de la ville était affichée une publicité titrant:

From homeless to Harvard.
AMBITION
Pass it on.¹⁷

Elle illustrait la philosophie nord-américaine du «You can do it!», participant du rêve américain d'une ascension sociale accessible à tous. Une partie des jeunes adhéraient à ce discours populaire. Avec le temps, certains jeunes développaient une désillusion concernant leur présence à New York. Par moment, ils décrivaient un certain désenchantement lié à la ville ou aux objectifs qui lui étaient associés. Où était la New York *gayfriendly*? Et les voies pour percer dans la mode et la musique? Par ailleurs, les emplois¹⁸ que trouvaient la majorité des jeunes étaient relativement précaires et ne leur permettaient pas de mettre assez d'argent de côté pour payer les premiers loyers d'un appartement ou d'une chambre. Le coût de la vie et des logements à New York venait à représenter un obstacle à leurs projets et à leur présence dans cette ville.

Tactiques post-institutionnelles

Lorsque les jeunes quittaient le Centre ou la ville de New York, ils mobilisaient alors d'autres alternatives de logement et de soutien. Certains d'entre eux trouvèrent une place dans un autre centre d'hébergement ou décidèrent de retourner vivre avec un membre de leur famille. Quelques rares jeunes bénéficièrent d'un logement fourni à des personnes séropositives ou obtinrent dans leur réseau une aide financière pour assurer la caution et les premiers loyers d'une chambre. La transition du Centre vers un logement à soi se faisait parfois à deux ou en groupe, facilitant pour certains le départ de l'espace collectif et «familial» du Centre. Plusieurs jeunes allèrent en rejoindre d'autres dans des logements de transition qui regroupaient entre quatre et six personnes par appartement. Quelques autres emménagèrent chez un ami ou avec un partenaire. Ceux qui venaient à bénéficier d'un studio ou d'un lieu à eux, lorsqu'ils le pouvaient, accueillaient d'autres jeunes.

Après avoir quitté un centre d'hébergement, quelques jeunes témoignèrent d'un rejet – souvent provisoire – face à l'institution. Sean me dit qu'il ne voulait plus rien avoir à faire avec le Centre et tout groupe LGBT; il leur imputait toutes sortes de difficultés vécues à New York. Se distancier de l'institution visait à sortir du *shelter system* ou d'une forme de marginalité. Prendre de la distance avec ces institutions et leurs membres, c'était également tenter de trouver d'autres réseaux et un autre statut social; c'était chercher à quitter la marge que ces deux institutions en étaient venues à signifier.

Si de nombreux jeunes ayant résidé au Centre quelques nuits ou semaines disparaissaient et ne donnaient plus signe de vie, ceux qui y avaient passé davantage de temps maintenaient, pour la plupart, des liens avec des jeunes employés et bénévoles. Ils passaient au Centre, côtoyaient ceux-ci en dehors de l'institution, communiquaient via téléphone ou Internet. Chaque soir, entre cinq et vingt jeunes, non résidents, passaient entre autres pour manger, chercher leur courrier, danser, discuter avec amis, membres de leur *gay family* et employés.

Dans la période post-*shelter*, d'anciens résidents se portaient volontaires au Centre et dans des centres de jour LGBT. Ils effectuaient des courses, cuisinaient, animaient des

¹⁷ Figurait aussi sur la publicité une photo de Liz Murray, jeune femme blanche ayant été SDF à New York avant d'être admise à l'Université de Harvard. Cette image fournissait un exemple type d'une *success story*. Celle-ci a également été médiatisée par un film *Homeless to Harvard: The Liz Murray Story* (2003) primé aux *Emmy Award*.

¹⁸ Les jeunes travaillaient, notamment dans la vente, la restauration, les soins à domicile et hospitaliers, la sécurité, l'école enfantine. Pour la plupart, ils étaient employés temporairement et à très bas prix, sauf certaines travailleuses et certains travailleurs du sexe pouvant bien gagner leur vie.

groupes de paroles ou de danse, participaient à des recherches de fonds. Une jeune était devenue employée permanente, une autre stagiaire, un autre encore employé de nuit provisoire et un dernier effectuait du bénévolat. Ces rôles au sein de l'institution leur permettaient de continuer à fréquenter le Centre et, ainsi, de maintenir des liens tissés avec employés et résidents, tout en endossant un nouveau statut les distinguant des résidents actuels, marquant de fait une séparation claire avec la période où ils logeaient au Centre.

CONCLUSIONS

Observer et questionner les usages que les jeunes faisaient d'un centre d'hébergement a permis de dépasser la perception commune de la fonction de cette institution (fournir un espace sécurisé à des personnes, le temps d'une nuit) et de considérer leur fréquentation et leur départ volontaire comme un ensemble de tactiques pour mener à bien leurs objectifs.

Le Centre peut être analysé comme une «institution bâtarde» (Hughes 1996) puisque les employés fournissaient aux jeunes des biens et des services, qui ne leur étaient pas accessibles dans les «institutions établies»¹⁹. Ces jeunes bénéficiaient dans cette institution bâtarde d'un toit, d'habits, d'une douche, de conseils, de l'écoute, de l'aide pour des démarches administratives, d'un espace de socialisation entre pairs et avec des mentors, de modèles, ainsi que de transmissions de savoirs et savoir-faire divers. Le Centre ne se distinguait pas de certaines institutions – telles que la famille et l'école – par ces «choses légitimes» qu'il permettait. C'est le public ciblé qui différait. En effet, ce Centre accueillait des jeunes pauvres, exclus de nombreuses institutions de socialisation et transgressant des normes de sexualité et de genre. Leur champ des possibles, en terme d'accès à des institutions établies, était relativement réduit au regard de l'intersectionnalité de leurs stigmates. Ainsi, le Centre, en tant qu'institution bâtarde compensait partiellement ce que Hughes désigne comme une «mauvaise distribution» de biens et services.

Le Centre représentait un «lieu retiré» pour ces jeunes affligés de multiples stigmates, un espace-temps à l'abri des exclusions et de la violence. Les jeunes y développaient

des tactiques pour diminuer les risques de souffrir de leurs stigmates en élargissant leur réseaux de lieux retirés et de personnes affligées de stigmates similaires et/ou en apprenant à dissimuler leurs stigmates pour avoir accès à des milieux mixtes.

En détournant la fonction de logement d'urgence du Centre, les jeunes y demeurant avaient transformé un lieu de passage en espace-temps de transition entre le foyer qu'ils avaient voulu ou dû quitter, une famille d'origine ou une famille d'accueil, et celui qu'ils désiraient créer dans le futur. Cette institution offrait un lieu de vie en groupe à des jeunes ayant parfois quitté leur foyer à l'âge de 14 ans. Par ailleurs, pour des jeunes *trans*, le Centre servait d'espace-temps où effectuer leur «transition». Elles avaient l'occasion de recevoir des informations, d'acquiescer des connaissances et des savoir-faire, de rencontrer des personnes, dont une *gay mother*, qui les aidaient et les accompagnaient dans ce processus, leur permettant d'apprendre à faire, défaire et parfaire leur genre.

Selon la hiérarchisation des objectifs que les jeunes établissaient, demeurer au Centre participait à les rapprocher de leurs objectifs. En revanche des difficultés induites par la vie dans ce centre d'hébergement menaient certains jeunes à le quitter, de même que lorsqu'un nouvel objectif prenait le dessus sur le précédent. La fréquentation de ce lieu pouvait également représenter un obstacle à certains projets, notamment celui de concerver un emploi. Ainsi, quitter le Centre parfois participait d'une tactique pour mener à bien leur projet.

Hormis le public ciblé, le Centre se distinguait car il offrait la possibilité d'être initié à des pratiques et des savoirs partagés par d'autres individus LGBT à des jeunes n'ayant pas les moyens économiques de fréquenter des institutions LGBT payantes. En effet, le séjour au Centre et à New York permettait à une partie de ces jeunes un *coming out*, au sens qu'il prenait au début du XX^e siècle²⁰, à savoir une initiation à une partie du «monde gay», à ses us et coutumes, à ses réseaux et institutions et, dans le cas du Centre, à des scènes et des pratiques *trans* également.

¹⁹ Hughes note qu'une partie des institutions bâtardes «proposent tout simplement un moyen d'obtenir une chose qui, dans le cadre du système institutionnel établi, n'est pas aisément accessible à certaines catégories de personnes» (1996: 157).

²⁰ Selon Chauncey (1994), dans la période précédant la Deuxième Guerre mondiale, l'expression *coming out* désignait la présentation ou la «sortie» de nouveaux gays lors des grands bals travestis ou des bals masqués. Cette initiation calquée sur le «rituel de la débutante» des individus *straight* consistait à «sortir» - à présenter à la société bourgeoise *straight* - une jeune femme lors d'événements collectifs et mondains nommés «bals des débutantes». Ainsi, au départ, le *coming out* évoquait non pas l'idée de sortir d'un «placard», tel que sous-entendu aujourd'hui, mais celle de son entrée dans le *gay world*.

BIBLIOGRAPHIE

BOURGOIS Philippe

2001. «Culture of poverty», in: Neil J. SMELSER et al. (Eds), *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*, p. 11904-11907. Amsterdam: Elsevier.

BRUBAKER Rogers, COOPER Frederick

2000. «Beyond identity». *Theory and Society* 29(1): 1-47.

CERTEAU Michel de

2004 (1990). *L'invention du quotidien: 1. Arts de faire*. Paris: Gallimard.

CHAUNCEY George

1994. *Gay New York: Gender, Urban Culture, and the Making of the Gay Male World, 1890-1940*. New York: BasicBooks.

FINKELSTEIN Marni

2005. *With No Direction Home: Homeless Youth on the Road and in the Streets*. Wadsworth: Belmont.

GLASSER Irene, BRIDGMAN Rea

1999. *Braving the Street: The Anthropology of Homelessness*. New York: Berhahn Books.

GOFFMAN Erving

1961. *Asylums: Essays on the Social Situation of Mental Patients and Other Inmates*. New York: Anchor.

2001 (1963). *Stigmate: les usages sociaux des handicaps*. Paris: Minuit.

HOPPER Kim

2003. *Reckoning with Homelessness*. Ithaca: Cornell University Press.

HUGHES Everett C.

1996. *Le regard sociologique: essais choisis*. Paris: EHESS.

LYON-CALLO Vincent

2000. «Medicalizing homelessness: The production of self-blame and self-governing within homeless shelters». *Medical Anthropology Quarterly* 14(3): 328-345.

MARCUS Anthony

2006. *Where have All the Homeless Gone? The Making and Unmaking of a Crisis*. New York: Berhahn Books.

MATHIEU Arline

1993. «The medicalization of homelessness and the theater of repression». *Medical Anthropology Quarterly* 7(2): 170-184.

SUSSER Ida

1996. «The construction of poverty and homelessness in US cities». *Annual Review of Anthropology* 25: 411-435.

VALENTINE David

2007. *Imagining Transgender: An Ethnography of a Category*. Durham/London: Duke University Press.

WILCHINS Riki

2004. *Queer Theory, Gender Theory: An Instant Primer*. Los Angeles: Alyson Books.

AUTEURE

Licenciée de la faculté des lettres de l'Université de Genève, Clara Barrelet a étudié l'ethnologie à l'Université de Neuchâtel. Cet article porte sur un terrain réalisé dans le cadre de son mémoire de licence en ethnologie. Elle est actuellement attachée de recherche au département de sociologie de l'Université de Genève.

Clara.Barrelet@unige.ch